

GEO

Un nouveau monde: la Terre

N° 88
juin 1986
31 francs
Belgique: 235 FB
Suisse: 10 FS
Canada: \$ 7.00
Italie: 8 000 L
Espagne: 700 Ptas

BIRMANIE

Les treize
mille temples
de Pagan

EXCLUSIF

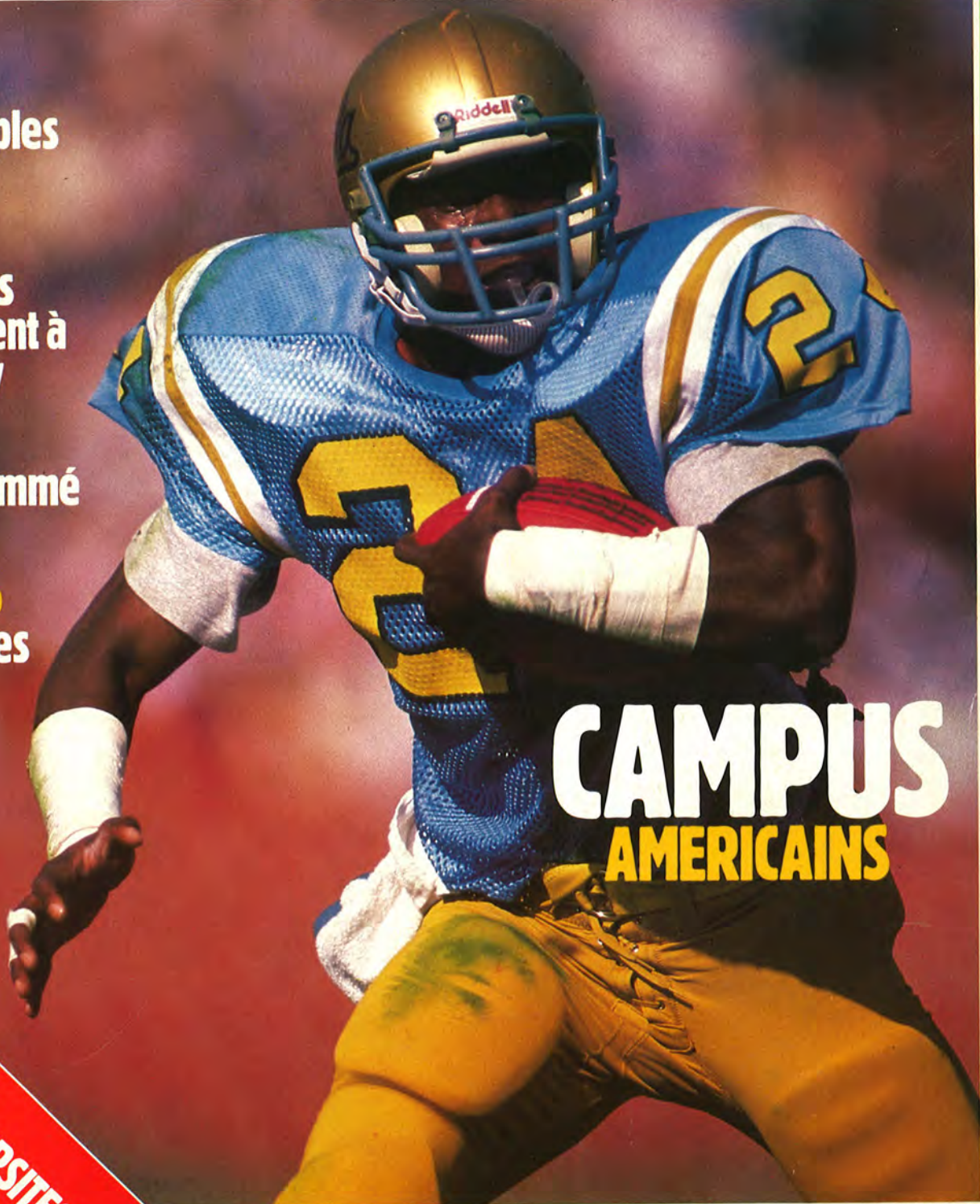
Les Kurdes
qui résistent à
Khomeiny

CUISINE

Un coq nommé
Bocuse

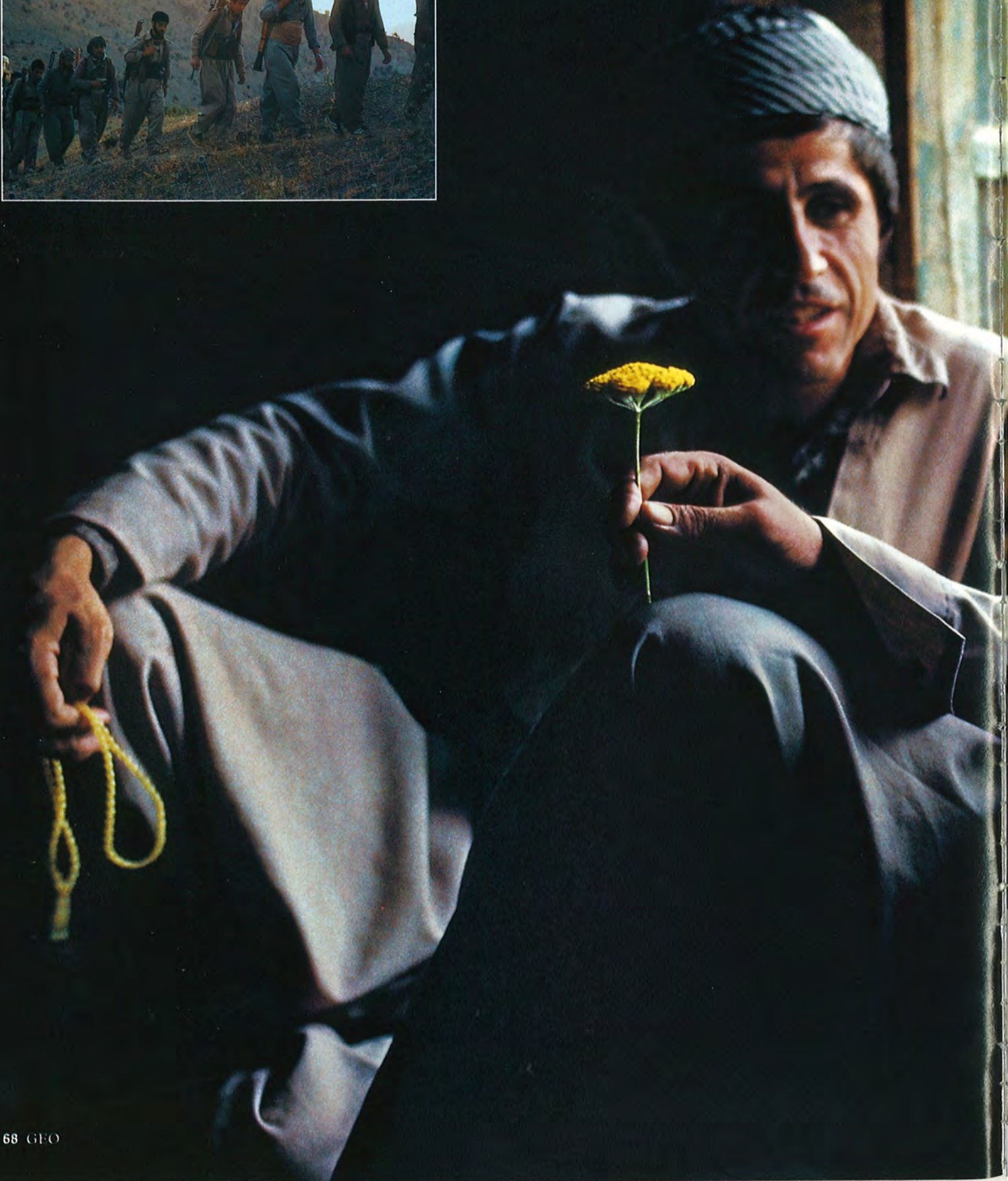
AFRIQUE DU SUD

La saga des
Zoulous



CAMPUS
AMERICAINS

Etats-Unis
GUIDE DES UNIVERSITES
avec vade-mecum de l'étudiant





AVEC LES KURDES D'IRAN

Iran, Irak, Turquie, Syrie, URSS: cinq pays se partagent le territoire de la nation kurde qui forme, depuis l'Antiquité, un peuple à part. Divisés, prenant les armes tour à tour contre les Etats qui veulent les réduire, les Kurdes rêvent pourtant à leur souveraineté. En pleine guerre Irak-Iran, nos reporters ont passé deux mois au Kurdistan iranien, avec les maquisards et dans les refuges de ce peuple chaleureux oublié de l'Histoire



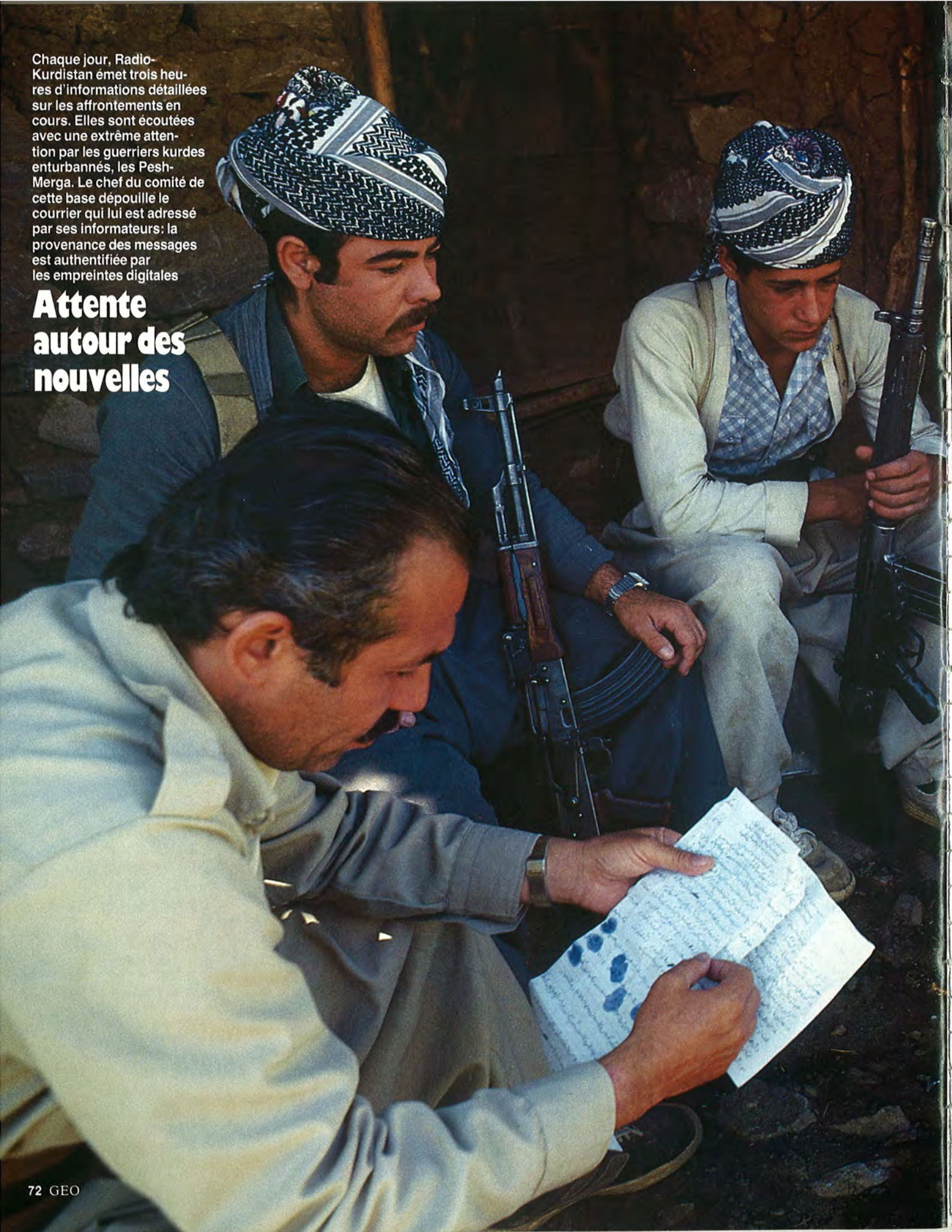


Détente sous haute vigilance

C'est dans un repaire montagneux du Daftar, à la frontière irako-iranienne, que se trouve le PC de la résistance kurde contre le régime de Téhéran: le bureau politique et militaire du Parti démocratique du Kurdistan d'Iran (PDKI) y a installé une imprimerie et une radio clandestines. Les cadres se retrouvent sur le terrain de volley-ball et s'y détendent, sous la garde des batteries antiaériennes

Chaque jour, Radio-Kurdistan émet trois heures d'informations détaillées sur les affrontements en cours. Elles sont écoutées avec une extrême attention par les guerriers kurdes enturbannés, les Pesh-Merga. Le chef du comité de cette base dépouille le courrier qui lui est adressé par ses informateurs: la provenance des messages est authentifiée par les empreintes digitales

Attente autour des nouvelles

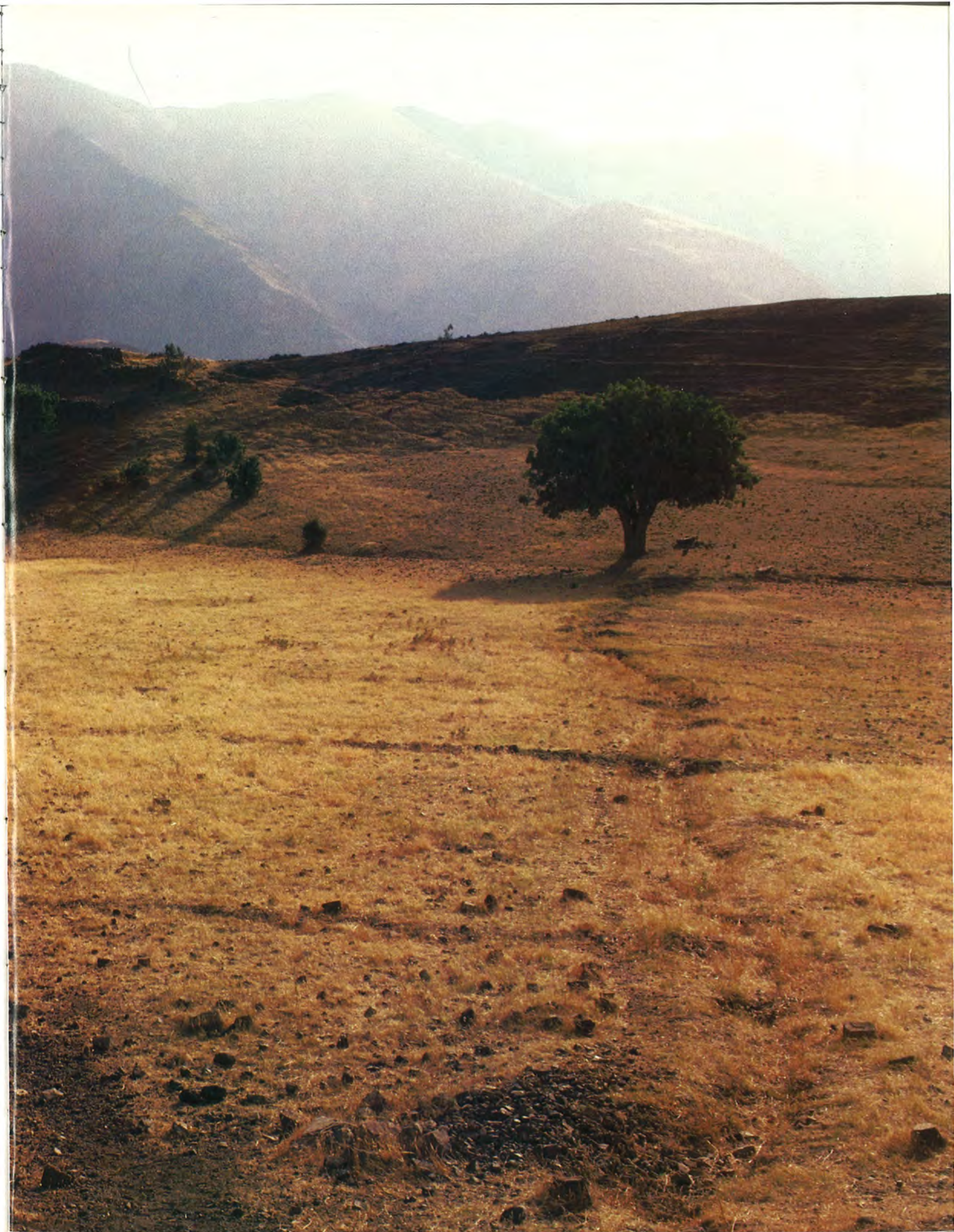






Prudente retraite vers la guérilla

Après des affrontements meurtriers face aux troupes iraniennes, le PDKI a décidé en 1984 d'éviter les combats frontaux et d'utiliser les techniques de l'embuscade. A l'image de ces deux éclaireurs, les douze mille Pesh-Merga sont constamment mobiles et harcèlent par d'audacieux coups de main les garnisons de l'imam Khomeiny stationnées près des montagnes du Kurdistan



Les bombardements nous escortent, allumant des incendies dans l'obscurité. Attisés par la brise, les brasiers rougeoyent comme des fenêtres éclairées dans un lointain village. Autour de nous la montagne brûle. Pourtant, à force de descendre des versants, de franchir des torrents, de remonter des gorges, nous finissons par laisser le canon derrière nous. Dans la nuit noire, complice, l'escouade se croit tirée d'affaire. C'est alors que les fusées éclairantes nous surprennent dans la traversée d'un plateau désertique. Lueurs rouges implacables pour notre petite colonne de partisans kurdes, saisie comme en plein jour dans sa fragilité humaine. Aucun abri, rien que des replis calcinés de ce no man's land (interdit) entre l'Irak et l'Iran en guerre, du côté de Suleimania. Un ciel incandescent, une terre ravagée où le pied bute contre les obstacles cachés par le sable, la cendre. Au moindre ralentissement, l'ordre court: «Zouba, zou! Plus vite!» Trempés de sueur, crachant un air chargé de fumées et d'odeurs de charogne, nous courons presque à l'aveuglette. Un partisan tombe, jure. Une kalachnikov claque contre une pierre. «Silence!» grogne une voix. A huit cents mètres, droit devant, se dresse la masse d'une garnison irakienne. Et quand on s'y attend le moins, une caravane de marchands armés surgit à notre rencontre. Armes pointées, regards dilatés pour tenter de savoir qui: Ami? Ennemi? Mais toujours vient le salut au voyageur: «Salam!». «Tchoni», répond une voix. Et chacun poursuit son chemin.

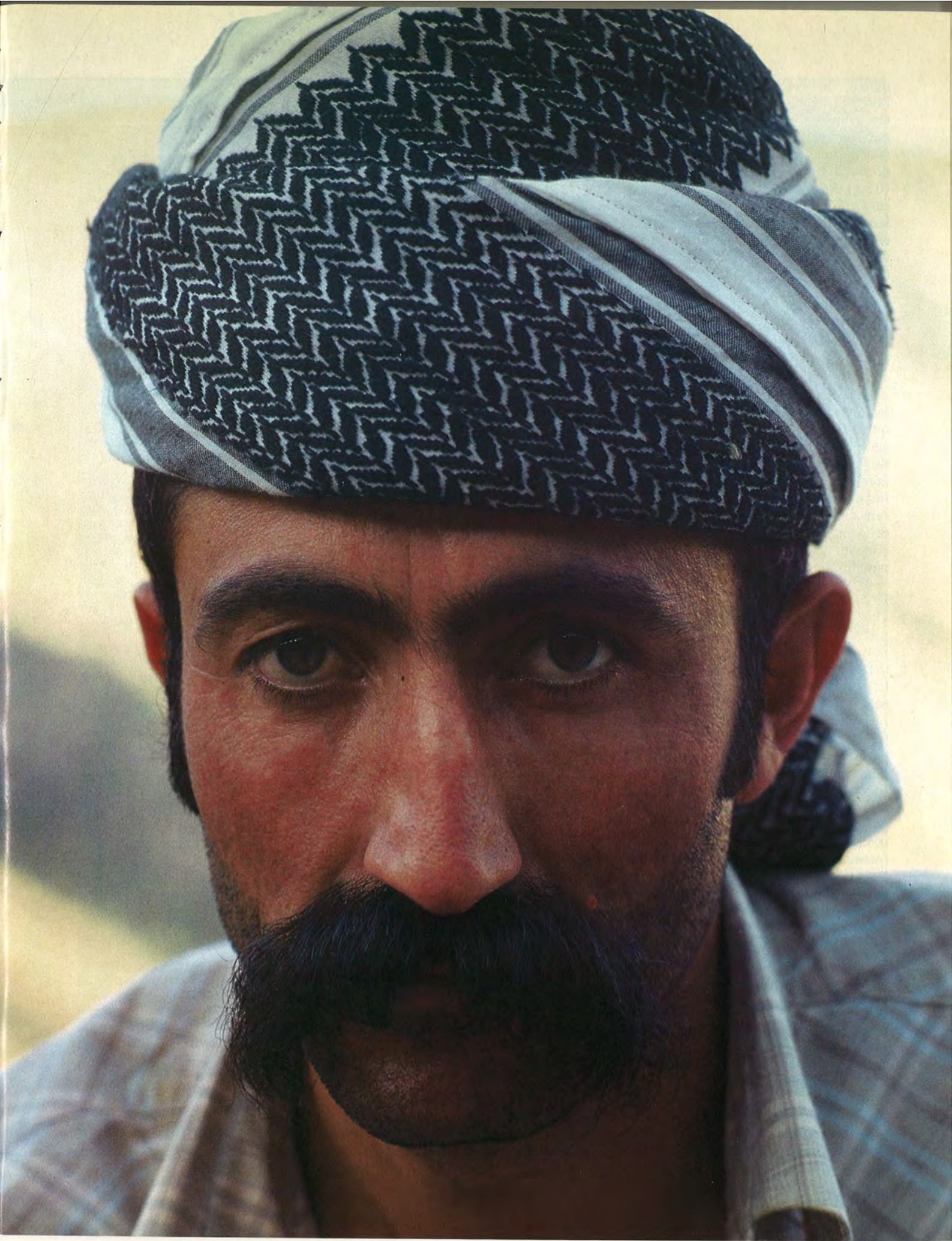
Enfin, c'est la pause. Près d'une rivière, dans une caverne bondée d'hommes aux allures de brigands, siffle un samovar. Neuf verres de thé, deux heures de sommeil. Ce sera tout. A l'aube, nous repartons pour une longue étape sous une chaleur suffocante, avant d'atteindre, le soir, les premiers névés au pied de hautes parois. «De l'autre côté, vous trouverez beaucoup de neige», nous prévient un berger. Puis, sans cesser de tirer sur sa courte pipe en terre, il dispose une quinzaine d'édredons fleuris autour de sa tente brune. Le lendemain, nous jetons le premier regard par-dessus le col: à perte de vue, dans un superbe moutonnement de cimes et de vallées, le Kurdistan d'Iran. Et, plus près, une base de partisans kurdes, les fameux



Pesh-Merga (« ceux qui vont au-devant de la mort »), comme on les nomme dans tout le Grand Kurdistan. On nous introduit dans une sorte de bergerie. Le tableau est saisissant. Le long des murs, une soixantaine de guerriers armés jusqu'aux dents, regards brillants, larges turbans sur le crâne, nous accueillent. Entrer dans une base de Pesh-Merga, c'est comme pénétrer dans une ruche. Bourdonnements de salutations, d'échanges de politesse, de retrouvailles, de chuchotements, de baisers qui claquent, sonores, par quatre fois sur les joues; tout reflète l'affection courtoise que les Kurdes se témoignent entre eux. En l'honneur de l'étranger, une hospitalité raffinée. Au

Au printemps, dans la province de Piranchah, les bergers kurdes semi-nomades repartent vers leurs campements, situés entre 2 000 et 3 000 mètres d'altitude. Ils y demeurent plusieurs mois avec femmes et enfants (ci-dessus) jusqu'aux premières neiges et malgré l'interdiction des troupes iraniennes qui les soupçonnent d'apporter un soutien actif aux maquisards. Ci-contre: portrait d'un Pesh-Merga

Bergers et partisans en famille



milieu de cette effervescence, un homme s'approche, très souriant, avec ses grenades autour de la taille, sa mitrailleuse à l'épaule. Dans sa main gauche, une serviette de bain; dans la droite, une savonnette parisienne. Kak (frère) Reza m'invite, dans son français hésitant: «Si vous désirez un hammam, il sera bientôt prêt». De son côté, mon compagnon se voit offrir une pipe bourrée, allumée, ainsi qu'une pochette d'Amphora. Puis chacun se rassied. Avant toute chose, boire le thé. On discutera ensuite. Le lendemain, nous quittons les sommets pour aller à la rencontre de la population kurde d'Iran que nous allons côtoyer, clandestinement, pendant deux mois. «Jamais au cours de notre histoire nous n'avons plus souffert qu'aujourd'hui», confesse un villageois qui nous invite à dîner sur le toit de sa maison. «En plus des bombardements de l'artillerie et de l'aviation irakienne contre lesquels nous sommes sans défense, il y a les Iraniens», dit-il en pointant son doigt vers le guetteur ennemi que l'on voit faire les cent pas sur la colline d'en face.

Hier face à Bagdad, aujourd'hui contre Téhéran

L'armée iranienne quadrille en effet le Kurdistan. Leurs deux cent mille soldats, essentiellement des Pasdarans («Gardiens de la révolution»), sont regroupés dans deux mille cinq cents garnisons. Une base-mère (jusqu'à douze mille soldats), avec une unité spéciale anti-guérilla, régente dans chaque zone de ce damier dix bases plus petites. L'armée d'occupation iranienne est partout. Depuis 1979, quarante-cinq mille civils ont été tués. Au début, parce qu'ils avaient tout perdu — maisons rasées, bétail massacré, récoltes incendiées, biens personnels volés par les Pasdarans —, les gens ont fui. Les uns sont allés grossir les camps de Ramadi ou de Samawa, près de Bagdad. D'autres se sont installés dans la zone militarisée, de l'autre côté de la frontière irako-iranienne, donc en Irak, où ils ne sont tolérés par le gouvernement de Bagdad que d'une façon provisoire: interdiction de cultiver un jardin, interdiction de construire en dur malgré les rigueurs des hivers. Dans sa cabane de branches, un réfugié kurde m'a raconté: «Un jour les Pasdarans sont

La longue quête d'un peuple harcelé

Formant depuis l'Antiquité un peuple à part avec sa langue, sa culture, sa religion et ses traditions, les Kurdes sont aujourd'hui environ 20 millions, mais restent un peuple sans patrie, une nation sans Etat. Descendent-ils des Carduques, cités par Xénophon, ou des Mèdes, comme l'affirment leurs «cousins» persans? Ou s'agit-il d'un peuple autochtone auquel se sont ajoutés d'innombrables agrégats apportés par les invasions qui ont balayé pendant des siècles leur territoire, au carrefour de l'Europe et de l'Asie? Le débat reste ouvert. Mais à une époque où les mots français, anglais et allemand n'avaient pas encore été forgés, les Kurdes occupaient déjà un territoire qui s'étend sur plus de mille kilomètres de long et deux cent cinquante kilomètres de large, de Hamadhan, en Iran, à Aintab, près du golfe d'Alexandrette. Aryens, ils se distinguent de leurs voisins du Sud, les Arabes sémites, ou du Nord, les Turcs. Musulmans, ils sont, dans leur immense majorité, sunnites, contrairement à leurs voisins iraniens, chiïtes. A l'intérieur même du monde musulman sunnite, ils se singularisent encore de leurs voisins turcs (hanafites) en suivant le rite chaféite. La langue kurde qui se rattache au groupe iranien des langues indo-européennes, est un élément essentiel de leur identité: aujourd'hui encore, les femmes des zones rurales ne parlent que le kurde et ignorent le turc, l'arabe ou le persan. Une culture extrêmement riche s'est forgée autour de cette langue. Depuis la création du premier royaume kurde des temps modernes par l'émir Bedir Khan, au milieu du XIX^e siècle, et la révolte de Cheikh Obdidalla (1879-1880), l'auteur du premier «manifeste» écrit connu du nationalisme kurde, l'histoire de ce peuple n'est faite que de soulèvements et de ré-

bellions écrasés dans le sang. Le drame des Kurdes allait s'aggraver après la première guerre mondiale, avec le démembrement de l'empire ottoman et la création de l'Irak et de la Syrie. Jusqu'alors partagés entre deux empires séparés par une frontière instable, les Kurdes se trouvent désormais dispersés entre cinq pays, dont trois (la Turquie, l'Irak et l'Iran) ont des régimes nationalistes autoritaires qui persécutent leurs minorités. De la première guerre mondiale à la seconde, les soulèvements ne cessent pratiquement pas au Kurdistan. Ces soulèvements sont réprimés avec une violence qui frôle le génocide en Turquie où le Kurdistan est déclaré zone interdite pour les étrangers; les chefs sont pendus, les intellectuels noyés, la population déportée, l'usage de la langue kurde proscrite.

L'époque du général Barzani

La seconde guerre mondiale marque un tournant dans l'histoire du mouvement national kurde, avec la naissance de véritables partis politiques et la fondation de la République de Mahabad (1946), à l'ombre des forces soviétiques en Iran. Éphémère, n'exerçant son autorité que sur un territoire exigu, la République de Mahabad occupe pourtant une place importante dans l'histoire kurde: pour la première fois, les Kurdes avaient pu prendre en main leurs propres affaires. Après la guerre, le champ de bataille se déplace au Kurdistan irakien, avec le général Barzani dont la forte personnalité domine l'histoire contemporaine de la lutte des Kurdes pour leurs droits. Une lutte qui avait commencé pour lui en Irak en 1931, qui s'était poursuivie à Mahabad, en Iran, où il avait été promu général (en 1946) et qui sera interrompue par un exil de onze ans en URSS (1947-

1958). Le général Barzani devra abandonner la lutte sans avoir réalisé son rêve, l'autonomie. Mais c'est sous sa direction que le mouvement kurde a atteint son apogée. A lui seul, il résume toutes les qualités, tous les défauts et aussi tous les malheurs des Kurdes. Il possède ce charisme qui a permis de rallier autour de son nom les hommes des tribus et les citadins, les guerriers et les intellectuels. Mais comme son frère, Cheikh Abdes Salam, pendu par les Turcs en 1914, et comme tous les autres chefs kurdes historiques, il se fait une trop haute idée de l'Occident, ignorant que le cynisme du jeu des puissances a plus de poids que toutes les belles déclarations sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Mais le grand malheur du général Barzani — et des Kurdes —, c'est de vivre... au Kurdistan. A la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, les nations occidentales ont plus de sympathie pour les chrétiens — Arméniens et Assyriens — qui vivent au Kurdistan que pour les Kurdes, qui ont participé au massacre des Arméniens en 1915. La découverte de pétrole autour de Kirkuk est une véritable catastrophe pour les Kurdes: quel régime pourrait envisager de renoncer à son pétrole? On pouvait croire, après l'accord d'Alger (6 mars 1975) entre le Shah et Saddam Hussein, alors vice-président irakien, que le problème kurde était liquidé pour longtemps. Mais les maladresses du gouvernement irakien — et la répression — devaient relancer la lutte, un an après la chute de Barzani. En Iran, où la Savak (police politique du Shah) réprimait impitoyablement toute velléité d'organisation, la révolution a permis un essor inespéré du mouvement kurde. En Turquie, enfin, après trois décennies de somnolence, on assiste également à un réveil de ce peuple. Tragiquement, les



Disséminés sur un territoire à cheval sur les frontières de cinq pays, les Kurdes restent partout insoumis. La photo ci-dessus a été prise en Turquie, près du palais d'Isak Pacha proche de l'Iran et de l'URSS. Cette femme tenant son arme rappelle que tout Kurde est d'abord un combattant



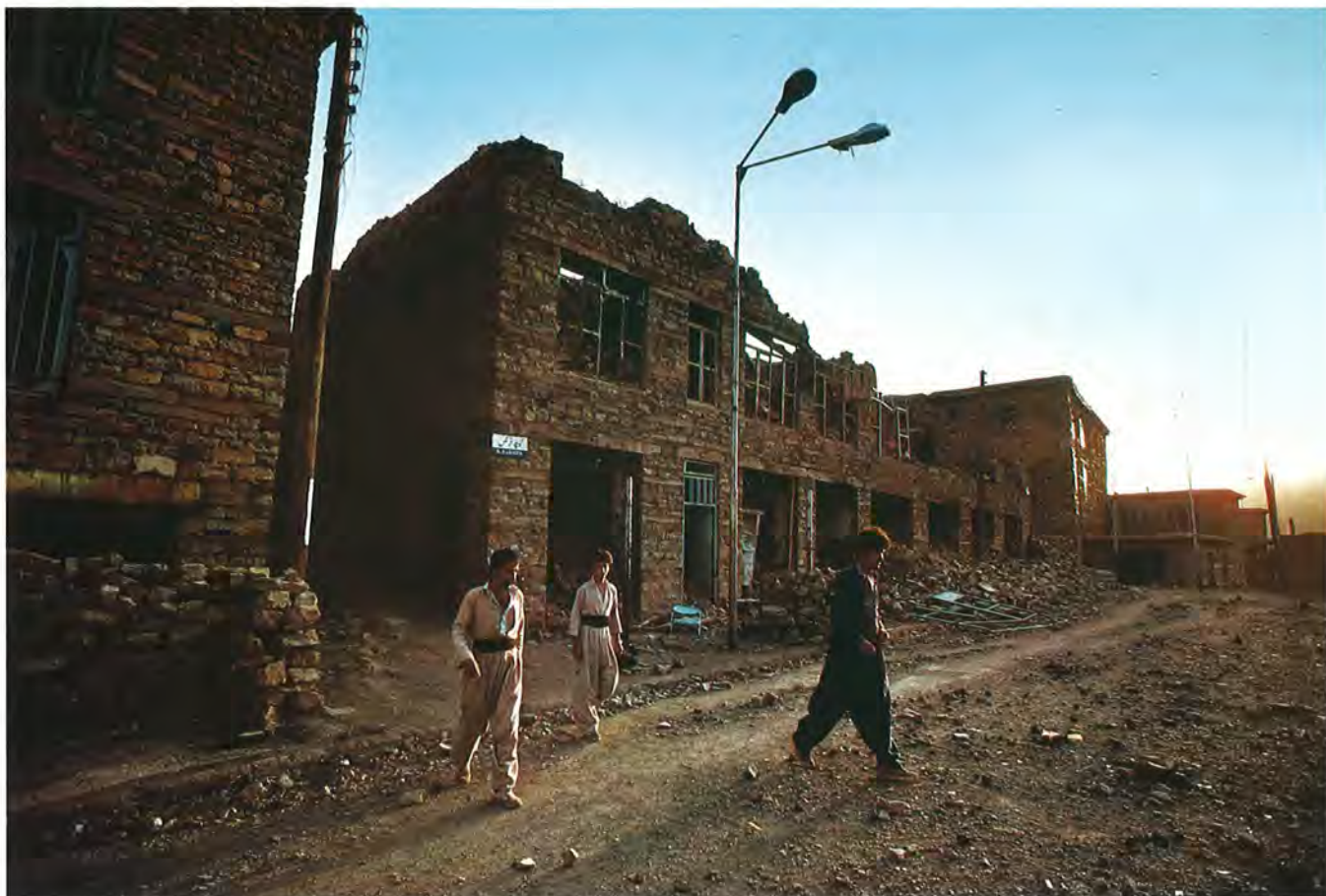
Kurdes ont fini par admettre les frontières qui leur ont été imposées; et le mouvement kurde aujourd'hui est éclaté. En Irak, aucun leader n'a su imposer son autorité et le mouvement est déchiré entre le PDK (Parti démocratique du Kurdistan) de Massoud Barzani qui revendique la succession du général, et l'UPK (Union patriotique du Kurdistan) de Jelial Talabani, sans compter plusieurs petits partis. Guerre des chefs au début, cet antagonisme a revêtu une tout autre dimension depuis que la guerre du Golfe a éclaté: le PDK, ayant choisi l'alliance avec l'Iran, et l'UPK, recherchant un accommodement avec le régime irakien, se livrent une véritable guerre civile... En Iran, le PDKI a connu un essor sans précédent après la révolution, sous la direction d'Abdel Rahman Ghassemlou. Mais après avoir perdu, sous les coups de boutoir conjugués de l'armée et des Gardiens de la révolution, les « zones libérées » qu'il

contrôlait, près de la frontière irakienne (fin 1984), le PDKI doit depuis quelques mois se battre aussi contre le Komala, une organisation maoïste kurde... En Turquie, le mouvement kurde est divisé. Le PKK (Parti des travailleurs du Kurdistan) est resté pratiquement, depuis le coup d'Etat militaire du général Evren, en septembre 1980, la seule organisation à poursuivre son activité — il a même lancé quelques petites opérations de guérilla.

Autonomie, autodétermination, indépendance

Mais il ne faut pas se laisser obnubiler par ces divisions car beaucoup de choses sont en train de changer au Kurdistan: après s'être battus pour l'autonomie, les Kurdes commencent à réaliser qu'il s'agit peut-être d'une voie sans issue. En Iran, le PDKI de Ghassemlou, qui avait misé sur l'alliance avec les autres forces démocratiques iraniennes,

doit réviser ses conceptions après son retrait du Conseil national de la résistance. En Irak, l'UPK de Jelial Talabani ne lutte plus pour son « droit à l'autodétermination ». Quant au PDK de Massoud Barzani, il se bat toujours, officiellement, pour l'autonomie, mais joue à fond la carte de l'alliance avec l'Iran. Paradoxalement, c'est en Turquie, où la lutte armée est encore balbutiante, que toutes les organisations kurdes sont d'accord sur l'objectif final de leur lutte: l'indépendance du Kurdistan. Mais les contacts entre les leaders des divers mouvements kurdes se multiplient. C'est seulement à ce prix — en renonçant à la recherche d'un tuteur et en unifiant toutes leurs forces — que les Kurdes ont une chance de réaliser leur rêve de constituer un véritable Etat dans une région du monde qui, malheureusement pour eux, reste éminemment stratégique et riche en pétrole. **Chris Kutschera**



Norsoul, dans la province de Piranchah, était une florissante bourgade du Kurdistan. Désormais, les Gardiens de la révolution iraniens (les Pas-darans) sont embusqués au nord et les Irakiens au sud. Au milieu, malgré les bombardements quotidiens, une poignée de Pesh-Merga tient la ville

Tenir, même dans les ruines

arrivés. Ils ont commencé à tirer sur les gens. Beaucoup sont tombés. Ma femme est morte en chemin. Nous avons réussi à nous enfuir avec mes enfants. Si nous rentrons chez nous, ils tueront mes deux fils. » Désormais, les villageois ne quittent plus leur pays, préférant se cacher dans les montagnes, le jour, et en redescendre à la nuit tombée pour irriguer leurs jardins. En 1979, pourtant, les relations étaient bonnes entre l'imam Khomeiny et les Kurdes, ceux-ci ayant contribué, les armes à la main, à la chute du Shah. Mais quand ils réclamèrent la reconnaissance de leur identité culturelle, le droit de lire, d'écrire, de chanter, de s'exprimer, d'avoir une éducation en langue kurde, les relations se détériorèrent. Cheikh Ezzedine Hussein, religieux kurde vénéré par son peuple, en exil en Irak, nous avait raconté, quelques semaines plus tôt, comment s'était produite la rupture. Il avait été convoqué à Qom en 1979 par Khomeiny. Ce dernier avait conclu, au terme de l'entretien: «Je veux le calme au Kurdistan. Pas de troubles!» «Moi,

je veux l'autonomie», avait répondu le mollah kurde de sa voix fluette, presque cassée. Les deux hommes s'étaient dressés. Saisissant alors son interlocuteur par le revers de son vêtement, l'imam, agacé, l'avait secoué en répétant son exigence, pour s'entendre donner la même réponse: autonomie pour le Kurdistan!

Utopie? Pas tant que ça. Le rêve des nationalistes kurdes ne s'était-il pas déjà réalisé à une moindre échelle, en 1946, lors de la constitution de la

République kurde de Mahabad? Cette revendication, ce rêve ne s'est jamais éteint. Huit mois après la rencontre de Qom, les ayatollahs (adeptes du chiisme) déclenchaient la «guerre sainte» contre les Kurdes (sunnites). L'armée et la milice iraniennes s'efforçaient alors de prendre le contrôle des villes pour en chasser les rebelles et anéantir les centres de la résistance nationale: le Parti démocratique du Kurdistan d'Iran (PDKI), membre jusqu'en 1985 du Conseil national de la résistance (parti majoritaire, fondé par les Moudjahidin), auquel était allié le Komala, organe marginal marxiste-léniniste, avant qu'ils ne deviennent frères ennemis et, sous couvert de luttes de classes, se livrent des coups terribles. Pour le régime islamique de Téhéran tous les moyens vont être bons pour en finir avec les «infidèles» dont le mot d'ordre est devenu objectif politique: «Un Kurdistan autonome dans un Iran démocratique». Les bombardements de bourgs, de villages, les pendaisons massives, l'utilisation de gaz de combat, les déplace-

Un État introuvable écartelé par l'Histoire

Pendant deux mois nos reporters ont sillonné clandestinement le Kurdistan iranien dans les régions de Piranchah, Kirmanchah et Sardacht. Les Kurdes ont toujours été considérés comme un peuple à part, ainsi que l'atteste la sévère remarque du géographe Abou Ishak el Farsy qui écrit, au X^e siècle: «Ce sont effectivement des gens qui habitent dans nos contrées mais qui sortent de la catégorie de l'espèce humaine; on a rassemblé des fragments du monde entier, que l'on a pétris, et dont on a formé le Kurde.» Aujourd'hui, ce peuple d'environ 20 millions de personnes est écartelé entre cinq États. Selon de prudentes estimations, ils seraient 10 millions en Turquie, 3,8 millions en Irak, 6 millions en Iran, 1 million en Syrie. Une communauté de 320 000 Kurdes vit en URSS où ses droits culturels sont reconnus et une centaine de milliers d'exilés a trouvé refuge au Liban. Enfin, 350 000 Kurdes, la plupart illettrés, survivent en Europe. A l'initiative d'écrivains, d'historiens ou d'artistes kurdes, un Institut culturel kurde est né à Paris en 1983, afin de restituer à tous les Kurdes immigrés le droit et la possibilité de s'instruire en puisant dans leur patrimoine.



ments forcés de population vont se multiplier, dans l'indifférence internationale. «Les premières années de résistance ont été dures. Nous avons subi des pertes sévères en menant une guerre frontale», nous confie Kak Serdik, un commandant de partisans. En 1984, le PDKI a donc changé de tactique pour se consacrer à la guérilla: «Nos douze mille Pesh-Merga y excellent.» Une armée des ombres qui harcèle et démoralise l'ennemi. Sur vingt bases militaires dont disposent les Kurdes, dix-huit sont mobiles. S'ils veulent contrôler une ville, ils l'encerclent à cinq cents, la nuit, coupent les ponts et capturent les traîtres.

Dans leurs opérations, l'efficacité des partisans est impressionnante. En juin 1985, trois cents d'entre eux attaquent la ville de Baneh: si cent dix soldats iraniens sont tués, on compte à peine trois blessés parmi les Kurdes. En 1982, lors de la grande bataille de Mahabad, les forces gouvernementales ont perdu deux mille cinq cents

hommes, les Pesh-Merga trois cent cinquante. Depuis 1979, trois mille maquisards au total sont morts au combat. Chiffres étonnants qui provoqueraient le scepticisme si l'authenticité de l'information, quotidiennement diffusée par la voix clandestine de «Radio-Kurdistan», que l'on entend malgré le brouillage jusqu'à Téhéran et en Turquie, n'était reconnue même par l'adversaire. D'où vient une telle supériorité? «Statistiquement, les pertes s'évaluent à un homme dans nos rangs pour vingt-trois chez l'adversaire. Les Pasdarans qu'on nous envoie (les troupes de métier sont plutôt affectées au front du sud contre l'Irak) ne sont pas de bons soldats. Leurs meilleurs atouts restent leur foi, leur énergie et la densité de leur artillerie. En face, ils trouvent des patriotes qui connaissent parfaitement le terrain et reçoivent le soutien massif de la population. A 99 pour 100 dans le centre du Kurdistan (c'est là aussi que Khomeiny a ses garnisons les plus

puissantes), moins dans le Nord. De plus, nous avons le soutien des partisans civils qui n'hésitent pas à abandonner leur travail pour nous prêter main-forte lors d'une opération.» Enfin, les Pesh-Merga sont parfaitement armés avec du matériel récupéré sur l'ennemi. «Nous avons trop d'armes, nous en revendons, précise le commandant Serdik. Ce qui nous manquerait plutôt, ce sont les munitions.» Le kandjar — ce traditionnel poignard glissé dans la ceinture de toile — ne quitte jamais le Pesh-Merga. «Quand on s'empare d'une garnison, à l'intérieur, c'est du corps à corps!» précise un vieux partisan. Ses yeux étincellants, évoquant l'atavisme guerrier du Kurde, sa passion d'indépendance, son courage légendaire. Formés par un climat rigoureux et une histoire mouvementée, ce sont des combattants vigoureux, d'allure farouche. Mais, par nature, les Kurdes sont des gens pleins d'humour et de poésie. «Tout Kurde et même toute

femme kurde est poète», remarquait l'écrivain arménien Abovian. On pourrait ajouter que tout Kurde est musicien. Et comment ne pas penser à notre ami Kak Mala qui nous avoua, alors que nous roulions à grande vitesse vers le nord de l'Irak, ne pas écouter de musique kurde au volant car il était si ému qu'il en oubliait de conduire ? Il préféra nous faire entendre « La Pastorale », découverte en prison sous le Shah: « Avec Beethoven, je ne pense à rien. » Mais devant notre déception, il finit par glisser une cassette de chants de sa région, se mit à fredonner et... nous envoya dans le décor !

Khomeiny impose le blocus des vivres et des médicaments

Pendant longtemps, au Kurdistan, les écoles de chant tenues par des mollahs ont favorisé l'existence de bardes locaux d'importance capitale pour la sauvegarde de l'identité nationale. En effet, soit à cause de l'analphabétisme dû au sous-développement dans lequel a été maintenu le pays, soit sous l'effet de la censure, ce peuple n'a pas accès à sa propre culture. Depuis trente ans, toute publication, tout enseignement, toute manifestation artistique en langue kurde sont interdits. C'est pourquoi, dans son école militaire de Galalé, outre des cours d'alphabétisation et de maniement d'armes, le PDKI enseigne aux futurs Pesh-Merga la musique et la danse... Un essaim de bombardiers passe haut dans le ciel bleu dur. Devant nous, le paysage s'ouvre sur de vastes plateaux d'altitude, terres privilégiées des cavaliers et des nomades aux tentes brunes. Soudain, par-dessus le fracas d'un torrent, le tonnerre des obus déclenche un roulement d'enfer. Devant la violence des tirs qui semblent remonter le chemin, Kak Rassoul décide une halte. « Abrisons-nous dans cette bergerie », propose-t-il. Courtoisie kurde et coutume islamique respectées, j'entre la première, après m'être déchaussée. Aussitôt, une fulgurante douleur au pied m'oblige à m'asseoir. Au milieu de la pièce, gardien du logis, le scorpion me regarde d'un œil mauvais. Un Pesh-Merga se penche: « Les noirs sont mortels, les jaunes pas. » Quant à celui-ci, jaune et noir... ? Pour tout remède, attendre. Car, au Kurdistan, l'assistance médicale reste très limitée. Et le blocus des



médicaments et des vivres est imposé par le régime de Khomeiny. Entre la zone des combats et les centres de soins, il faut quatre à six jours de marche. Même si l'Irak accueille dans ses hôpitaux militaires les Kurdes blessés, le PDKI ne dispose sur place que du secours bénévole apporté par deux organismes humanitaires français nés, en 1979, d'une scission de Médecins sans frontières: Médecins du monde et Aide médicale internationale (AMI) qui, à leurs risques et périls, exécutent des missions chirurgicales et s'occupent de la formation du personnel local. Quant à la population civile, bien sûr appauvrie et fatiguée par six années de guerre, elle ne peut guère compter sur les hôpitaux des

Il y a quatre ans, sous l'action du PDKI, le premier manuel d'alphabétisation jamais réalisé en kurde a fait son apparition. L'été, dans les camps de partisans, quand les enfants sont en vacances, les hommes occupent les classes de plein air. Aujourd'hui, ce peuple nourri de culture orale apprend à lire et à écrire

A l'école entre deux combats



Sous une tente, dans la montagne, des officiers kurdes entament l'interrogatoire d'un « djash », un traître (à gauche). Deux ans plus tôt, les Pesh-Merga avaient déjà capturé ce mollah, fils d'un ayatollah kurde de Piranchah, l'un et l'autre accusés de collaborer avec le régime de Khomeiny. Quand ils ne sont pas exécutés, les djash subissent une longue détention dans les prisons de campagne du PDKI. Les Pasdarans font un à trois ans de prison, mais les soldats iraniens de l'armée régulière sont plus vite libérés

Justice populaire de campagne

viles kurdes, généralement réservés à l'armée d'occupation. Il ne lui reste que des dispensaires ambulants dans les zones tenues par les partisans.

Lentement, le poison monte dans ma jambe. Soudain un Pesh-Merga fait irruption: «Je suis un Abassi!» déclare-t-il. Cette tribu est réputée pour les aptitudes héréditaires de ses membres: leur salive comporterait notamment un élément antiacide neutralisant les venins. Crachant une mie de pain longuement mastiquée, il l'applique en guise d'emplâtre sur la plaie. Très vite, la douleur redescend vers le pied et faiblit. Le lendemain, clopinant, mais aidée par la canne du commandant, je repars pour une nouvelle étape. La montée est lente, belle, très raide, dans un paysage grandiose. Parfois, notre colonne se scinde pour glisser furtivement au pied d'une forteresse ennemie dont les canons brillent dans le soleil matinal. La bonne humeur est générale, la gaieté aussi, frappante chez ce peuple martyrisé qui, à chaque étape, entre deux tragédies, aime rire, sourire et chanter les beautés de la vie. Dans les vallées resplendit la verdure de vergers croulant sous les raisins, les grenades, les avocats et les figues. Vers midi, la canicule est écrasante (plus de 50°C), la luminosité aveuglante. Une voix tombe du ciel:

«Envoyez-nous du raisin!», crie en persan un soldat iranien du haut de son poste de guet. Il nous a pris pour des paysans. Nous hâtons le pas avant de faire halte, trempés de sueur, dans un village tout proche. Sur les toits, autour des maisons, des Pesh-Merga ont déjà pris position pour repousser une éventuelle attaque. «Vite, vite, ne restez pas dehors, ils pourraient vous voir!» On nous introduit dans une vaste cabane de branchages, au sol couvert de tapis longs et étroits.

Contrebande des samovars et des tapis persans

«Quelle surprise!» Notre hôte n'en revient pas. «Si j'avais su, j'aurais préparé un repas de circonstance», s'excuse-t-il en nous offrant l'ordinaire frugal d'une famille kurde: concombres du jardin, mas-tâo (petit-lait), yaourt et crêpes de farine de seigle. L'atmosphère semble surréaliste dans cet abri illusoire, la maison d'été, dont les murs de canisses, dressés sur les murs de la maison en pierre, restent à portée de canon. Les femmes arrivent, lumineuses dans leurs robes tissées de fils d'or. Le regard est clair, la parole directe. «Tous les Pesh-Merga sont mes fils!» déclare la plus âgée en

roulant une cigarette de ce tabac blond, légèrement parfumé, que chaque village continue de cultiver même si la plupart des cultures traditionnelles sont abandonnées pour avoir été trop souvent brûlées par l'occupant. Alors, pour survivre, on soigne son potager et on s'adonne à la contrebande: samovars et tapis persans dans un sens, riz, sucre, thé, huile dans l'autre. Sous le Shah, les Kurdes pouvaient vendre librement leur bétail jusqu'à Tabriz, Téhéran, Chiraz ou Abadan. Aujourd'hui, tout déplacement leur étant interdit sur le territoire national, ils s'arrangent pour faire passer clandestinement des troupeaux entiers au Kurdistan, irakien cette fois. Devant le samovar, deux jeunes femmes sourient en remplissant les verres. L'une a perdu son père, la seconde son mari, la semaine dernière. En sortant de chez lui il a été fauché par une roquette. Un Pesh-Merga tire de son portefeuille déformé par la sueur une photo de sa femme, Nashmil («Elégante»), morte en couches. Pas de médecin. Puis il montre un cliché de sa fille Bayan («Matin de velours»), emprisonnée à huit mois avec sa grand-mère, avant que cette dernière ne soit abattue au bazooka par les Pasdarans. «Dans chaque village vous rencontrerez des cas semblables», reprend notre hô-

tesse. Nous sommes prêts à tout sacrifier, nos maisons, nos parents, notre vie, mais nous voulons triompher!» Et, disant cela, ses yeux brûlent d'une volonté farouche, identique à celle des hommes. D'ailleurs, qu'elle soit épouse de chef ou paysanne, la femme kurde, jamais voilée, et dont le statut est plus enviable que celui de sa sœur persane, ne craint pas de défier les hommes. Ceux-ci, de leur côté, lui montrent un respect inconnu chez les autres peuples musulmans. Elle participe aux réunions, donne son mot dans la conduite des affaires locales, danse aux bras des jeunes gens, exprime incontestablement son individualité. Pourtant, le poids de la société archaïque demeure. Même si la classe des féodaux a disparu, laissant la place à une bourgeoisie rurale (95 pour 100 de la population est constituée de paysans, petits commerçants et 5 pour 100 d'ouvriers), la condition traditionnelle de la femme reste dépendante de la pression de l'héritage culturel. C'est pourquoi le PDKI s'efforce de faire disparaître les coutumes inégalitaires, interdisant les mariages d'enfants ou l'échange des femmes entre familles. Malheureusement, il ne porte pas son

souci jusqu'à leur ouvrir ses cours d'alphabétisation, toujours réservés aux hommes. Brusquement, l'une d'elles nous interroge: «Pourquoi ne parle-t-on pas de nous, à votre radio? Nos commandants écoutent la BBC, Radio-Israël, Radio-Amérique, Radio-France International: on n'y parle jamais des Kurdes! Pourtant, voyez comment nous vivons, mitraillés, bombardés, chassés de nos maisons. Pourquoi ne dites-vous rien?»

Une résistance qui ne recourt pas au terrorisme

Quelques semaines plus tard, le docteur Ghassemloo, secrétaire du PDKI, ancien universitaire, à la culture rayonnante, donnait lui-même la réponse: «Notre parti, en quarante ans d'existence, a gagné le soutien des masses populaires. Mais il lutte seul. Nous ne combattons pas les Soviétiques: alors nous ne pouvons prétendre à l'aide américaine. Nous ne sommes pas en guerre contre les Américains: donc nous ne pouvons espérer celle des Russes. Il est vrai, nous n'employons pas le terrorisme

pour nous faire connaître ou reconnaître au niveau international! Et les gouvernements ne voient pas quel bénéfice ils retireraient en soutenant notre combat... Certes, à long terme, notre attitude modérée va triompher. Déjà, nous sommes considérés comme un parti sérieux, responsable.» Puis, songeur: «Pourtant, les opinions publiques française et américaine nous aideraient à gagner...» Aujourd'hui, le PDKI d'Iran constitue la plus grande force armée faisant obstacle de l'intérieur au régime de Khomeiny. Des opposants non kurdes viennent chaque jour grossir les rangs des Pesh-Merga. Nous y avons rencontré des Moudjahidin, des Fedayin, des officiers de l'armée iranienne, des étudiants, des adolescents fuyant l'enrôlement dans les rangs «bassidji» de la milice islamique des mollahs (voir GEO n^{os} 65 et 79), mais aussi des Baloutches et des Azerbaïdjanais. Pour la résistance iranienne, le Kurdistan est devenu le bastion de la lutte pour la démocratie. Les Pesh-Merga ne céderont jamais. Comme le dit un proverbe kurde: «Peu à peu la pierre perce la pierre.»

Sabine Vogel □

Photos de Théodore Vogel